

 N° 13 - avril 2021

La confiance, socle des sociétés humaines



Pourquoi Socle?

En un temps où les repères au sein des sociétés humaines s'estompent ou semblent voler en éclats, chacun s'accorde à reconnaître qu'il « faut recréer du lien social ».

Mais un tel impératif ne se décrète pas. Il naît du vécu et du réel, il s'affermit au fil du temps, au cœur de sociétés tout à la fois ouvertes sur le monde et ancrées dans leurs territoires. En ce sens, cette vertu (au sens romain de virtus) qu'est la confiance s'impose en douceur, en tout temps et en tous lieux, comme le socle du bien commun.

C'est pour y réfléchir avec vous, mois après mois, que nous engageons ici, avec des experts venant de tous les horizons, une réflexion de fond sur la crise de confiance que nous traversons.

Car pour que société puisse rimer avec liberté, il faut un socle solide qui se nomme confiance, qualité décidément éternelle et universelle.

Gens de C



Gérard Chaliand: « Face au formidable dynamisme des nouvelles puissances qui émergent, il est urgent de se donner les moyens de retrouver confiance en nous-mêmes »

Stratégiste et géopoliticien de renom, Gérard Chaliand nous invite à méditer sur le rôle que joue la confiance au sein des sociétés en guerre. Né en 1934, il a fréquenté pendant un demi-siècle d'innombrables mouvements de libération et guérillas. Issu de l'extrême gauche anticolonialiste, il fut accueilli en « camarade » au

sein de ces organisations dont il a décortiqué les arcanes. Revenu très tôt de ces utopies révolutionnaires, il pose désormais un regard sans concession sur le basculement du monde qui voit la montée en puissance de l'Asie et le grand reflux de l'Occident. Et plaide pour que nous retrouvions, en même temps que le courage et la lucidité, cette confiance qui est le ciment de nos sociétés.

Vous avez fréquenté depuis plus d'un demi-siècle des dizaines – si ce n'est des centaines – de guérillas à travers le monde. Comment fonctionnent ces mouvements, entre terreur et complicité ? Quelle place occupe la confiance entre les membres de ces organisations ? L'idéologie constituet-elle un ressort clé de la confiance entre membres d'un même mouvement ?

Dans les mouvements de libération et/ ou révolutionnaires, l'idéologie joue un rôle central, d'une importance qu'on ne peut sous-estimer. C'est elle qui mobilise, motive, donne du sens au combat. C'est pour ce qu'elle promeut et promet qu'on est prêt à risquer, voire donner sa vie, en particulier quand on évolue au sein de mouvements à tendance totalitaire.

Les rapports de force, au début d'un mouvement, se jouent surtout au niveau de la direction. À savoir la mainmise sur le contrôle le plus strict de l'appareil, avec une armature de cadres convaincus, faisant le travail d'éducation et de coercition, feutrée ou non. La confiance au sein d'un tel mouvement est fondée sur le partage d'un idéal. Tant que cet idéal est partagé, la confiance peut régner, allant jusqu'à

l'abnégation. Les divergences tactiques, ou un changement de ligne imputable aux circonstances, introduisent des inimitiés et des dissensions, lesquelles vont générer de nouveaux rapports de force concernant la direction à prendre, engendrant la fin de la confiance. Suivent alors des luttes sévères, dont l'Église a jadis donné le modèle avec les excommunications.

La confiance est surtout partagée à la base, tant que l'idéologie et la ligne qu'elle impose sont claires et sans divergences exprimées.

Vous êtes reconnu comme l'un des meilleurs spécialistes au monde de l'univers complexe des guérillas, notamment par votre vécu sur le terrain où vous avez vécu immergé parmi ces combattants. Les critères socio-culturels vous apparaissentils importants? Y a-t-il des traits communs à toutes les guérillas?

Oui, il existe des traits communs à toutes les guérillas dont deux majeurs, à savoir le rôle moteur de l'idéologie et la soumission/adhésion à celle-ci... Certains mouvements de type totalitaire (comme le EPLF en Érythrée, les Tigres tamouls au Sri Lanka ou le Sentier lumineux au Pérou...) exigent



d'ailleurs un engagement total. Il existe bien sûr des différences socio-culturelles, liées à l'histoire et à la géographie d'une société. La montagne notamment joue un rôle important en déterminant le type du combattant, du guerrier écossais au Gurkha du Népal. Ce sont des types humains coriaces, têtus, portés à l'action individuelle et souvent bornés. Les conditions géographiques modèlent la population. Par

Qu'on le veuille ou non, le monde connaît, avec la montée en puissance de la Chine, un rapport de force nouveau exemple, la nécessité d'un travail collectif comme au Tonkin, où chaque année, il faut bâtir et consolider des digues sous peine d'inondation,

détermine un certain type de paysannerie, obligée de se battre avec la nature. Peu de choses communes avec le fellah égyptien, lequel, jusqu'à la construction du barrage d'Assouan, attendait que les eaux du Nil sortent de leur cours puis le réintègrent d'elles-mêmes.

Quels sont les pays et les mouvements révolutionnaires qui vous ont le plus impressionné? Deux expériences m'ont plus particulièrement marqué. La première, celle de l'initiation, se rapporte à Amílcar Cabral, dirigeant africain du PAIGC, le Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert. Homme fin et lucide, il s'était distingué lors de la Conférence tricontinentale de La Havane en 1966. Au milieu des autres participants, tonitruants et exagérément optimistes quant au devenir des organisations de libération et plus généralement du mouvement révolutionnaire, il est alors le seul à garder raison et à vouloir analyser les forces et les faiblesses des guérillas. L'idéologie est importante, explique-t-il en substance, mais elle ne doit pas nous aveugler. Ce fut une grande leçon de lucidité que Cabral me donna. Il m'a d'ailleurs déniaisé sur les illusions de l'époque qui étaient considérables, et faisaient croire à l'émergence d'un monde nouveau... que nous n'avons en fait jamais vu. Amílcar Cabral me démontra alors que c'étaient les Chinois qui, les premiers, avaient inventé la guerre révolutionnaire. Cabral avait discrètement (on était en pleine période de conflit sino-soviétique...) fait former ses cadres en Chine. Il visait la prise du pouvoir selon les préceptes de Mao, en ayant des cadres formés qu'on envoyait s'implanter dans les campagnes, en travaillant sur le long terme avec patience, en isolant les agents de l'adversaire... Tout ce travail, je l'ai appris avec Cabral.

La seconde expérience, la plus extraordinaire de ma vie, ce sont les deux mois passés avec les Tonkinois au Nord-Vietnam sous les bombardements américains en 1967. Ils étaient décidés au pire, mais résolus à tenir. Leur organisation, leur discipline, leur volonté et leur détermination étaient sans faille. Sachant qu'ils allaient être bombardés à outrance, ils choisirent de se disperser sur le territoire, en adaptant leurs réseaux de cadres à ce redéploiement des infrastructures. Le peuple était galvanisé, c'était une mobilisation de tous les instants, alors que sur le papier, les forces en présence étaient totalement disproportionnées, les Américains bénéficiant d'une force de frappe aérienne absolument colossale. Cette force mentale des Tonkinois, peuple austère et déterminé, face à une adversité extrêmement difficile, fut l'une des clés de leur succès. En ce sens, on peut dire que c'est parce qu'ils n'ont jamais perdu confiance en la victoire finale qu'ils ont gagné face à un ennemi largement supérieur. La confiance en la cause nationale qu'ils défendaient a été le socle de leur réussite. Les conditions socio-culturelles sont donc extrêmement importantes à prendre en compte dans ce type de configuration. Et ce n'est pas un hasard si, aujourd'hui, le changement tectonique que l'on voit s'opérer à l'échelle mondiale a pour point nodal cette Asie extrême-orientale, et ce quel que soit le régime, à Singapour, au Vietnam, en Corée, à Taïwan ou en Chine...

Pensez-vous que la fin de la guerre froide a joué un rôle dans l'évolution des mouvements révolutionnaires et les guerres de libération? Quelles sont les mutations les plus marquantes que vous avez pu observer depuis les années 1950-1960?

Il est indéniable que la fin de la guerre froide a apporté des changements, ne serait-ce que dans l'aide matérielle ou financière dispensée par l'Union soviétique à divers mouvements. Mais la grande nouveauté, à partir de la fin de la guerre américaine au Vietnam (1965-1975), réside en un changement de l'ordre des sensibilités. Les Occidentaux sont devenus réticents quant aux pertes de leurs soldats. Les 58 000 hommes morts au Vietnam ont porté un coup sévère aux États-Unis. Depuis, 2 500 soldats tombés en vingt ans en Afghanistan, ou 4500 en Irak, sont ressentis comme excessifs. Par ailleurs, les querres, devenues irrégulières, ne se gagnent plus. Or une non-victoire sur le terrain est un échec politique. Tel est le grand changement de la période qui va de 1975 à 2015-2021. La dimension sociale de la stratégie est devenue essentielle, sans que l'on en tire toutes les conséquences. L'arrière est un facteur nouveau, infiniment plus important que dans l'histoire passée. Ce paramètre à prendre impérativement en compte s'impose comme le point faible des Occidentaux. La communication – à tous les niveaux – occupe désormais une place centrale. À cet égard, on doit noter que la dimension psychologique des conflits



Entretien avec Gérard Chaliand

a encore pris de l'importance. On le constate avec les terrorismes dont les effets physiques sont d'une extrême modestie et les effets psychologiques, en revanche, considérables. Ces mutations, jointes à l'amenuisement de la démographie occidentale par rapport au reste du monde au cours du dernier demi-siècle, et à son corollaire, le vieillissement de nos sociétés, sont les faits marquants des changements en cours. Qu'on le veuille ou non, le monde connaît, avec la montée en puissance de la Chine, un rapport de force nouveau.

Avez-vous tiré de vos expériences des leçons qui valent aussi pour le monde civil, notamment dans la sphère de l'économie?

L'économie n'est pas, loin s'en faut, ma spécialité, mais l'on voit bien dans ce domaine que les rapports de force, hier encore très dépendants de l'Occident, sont en pleine mutation, notamment face à un adversaire qui se révèle être « global », et pas seulement militaire ou spatial comme l'Union soviétique d'hier. La grande novation est que la Chine se révèle être un concurrent sur tous les terrains, ce que l'ex-URSS ne fut jamais. Autre élément à prendre en compte : cette pandémie que nous subissons depuis plus d'un an nous a en fait

ouvert les yeux sur ce que nous sommes aujourd'hui réellement. Force a été de reconnaître notre manque de capacité d'organisation et notre carence en matière d'adaptabilité, quand nous autres Français avions la fallacieuse sensation d'avoir le meilleur système de santé au monde. À notre grande surprise, nous nous sommes aperçus qu'il y avait beaucoup de choses que nous ne pouvions ou ne savions plus faire, tant nous avons décentralisé de par le vaste monde ressources et savoir-faire. Au fil des ans, sans nous en rendre compte, nous nous sommes dépossédés de nos moyens d'indépendance. C'est d'autant plus un choc que, vivant au jour le jour dans la seule perspective du consumérisme et de la jouissance économique, nous sommes devenus incapables de répondre à des défis majeurs, découvrant avec stupéfaction que nous nous trouvons en réalité dans un état de faiblesse que nous ne pouvions - ou ne voulions - imaginer. Face au formidable dynamisme des nouvelles puissances qui émergent, il est plus urgent que jamais d'ouvrir les yeux sur les réalités du monde et de se donner les moyens de retrouver confiance en nous-mêmes. La leçon vaut, me semble-t-il, tant pour la guerre économique que pour la géopolitique...

REPÈRES Gérard Chaliand



Dans son tout récent *Dictionnaire amoureux de la géopolitique* (Plon, 2021), Hubert Védrine, qui fut Secrétaire général de l'Élysée sous François Mitterrand puis ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement de Lionel Jospin, dédie une mention spéciale à Gérard Chaliand : « *Clair, direct, particulièrement lucide, très expérimenté, original, à la fois engagé et courageux.* » Et il ajoute : « *Après avoir suivi de près de nombreux mouvements de libération nationale et guérillas "tiers-mondistes" des années 50 et 60, Gérard Chaliand est devenu [...] un des meilleurs géostratèges contemporains* ». Et l'ancien ministre de recommander plusieurs ouvrages de Gérard Chaliand, parmi lesquels son *Anthologie mondiale de la stratégie* (Robert Laffont, Bouquins, 1990), *Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental* (Odile Jacob, 2016), et le plus récent, *Des guérillas au reflux de l'Occident* (Passés composés, 2020), lequel fait l'objet de ce numéro de *Socle*.

Né en 1934 de parents arméniens, Gérard Chaliand, homme de terrain et universitaire respecté, s'impasse composés, amont l'un des moilleurs spécialistes des conflits. Historien de la guerre doctour en

s'impose comme l'un des meilleurs spécialistes des conflits. Historien de la guerre, docteur en Sciences politiques de l'université de Paris-V Sorbonne, il a enseigné à l'ENA, à l'École de guerre, a été conseiller du Centre d'analyse et de prévision du ministère des Affaires étrangères, puis directeur du Centre européen d'étude des conflits. Il donne encore aujourd'hui des conférences à Harvard, Berkeley, UCLA, Montréal, Singapour, Bogota, Le Cap, Salamanque, Manchester, Sussex, Vladikavkaz (Nord-Ossétie), Erbil, Suleymanieh (Irak), Tbilissi...

Gérard Chaliand: "Faced with the formidable dynamism of the new powers that are emerging, it is urgent to give ourselves the means to regain confidence in ourselves"

Renowned strategist and geopolitician Gérard Chaliand invites us to reflect on the role that confidence plays in societies at war. Born in 1934, he spent time with countless liberation movements and guerrilla groups for half a century. Coming from the anti-colonialist extreme left, he was welcomed as a "comrade" within these organisations,

whose inner workings he dissected. Having questioned these revolutionary utopias very early on, he now takes an uncompromising look at the changing world, which is seeing the rise of Asia and the retreat of the West. At the same time he pleads for us to rediscover the courage and lucidity, that confidence which is the cement of our societies.

Entretien avec Gérard Chaliand

EXTRAITS & RÉFÉRENCES

« Notre monde manque de courage, de volonté et de ténacité »

Gérard Chaliand, votre dernier livre Des guérillas au reflux de l'Occident (Passés composés, 2020) dresse un constat tragique de l'univers occidental, que vous estimez être sur le déclin, notamment par manque de lucidité et de courage. Peut-on dire que d'une certaine manière, l'Occident a perdu confiance en lui ? De quoi souffre notre monde ? Et que conviendrait-il de faire pour redresser la situation ?

Précisons d'emblée que le reflux de l'Occident n'est pas un point de vue, mais un constat. Si ce constat est volontiers partagé, en revanche, on évoque peu ses causes et ses conséquences. En ce sens, il est clair que nous autres Européens avons du mal à reconnaître et à accepter notre déclassement, lequel est notamment apparu au grand jour avec le surgissement de la pandémie l'an dernier, qui a manifesté nos faiblesses structurelles, en particulier notre déficit en matière d'organisation et de capacité d'adaptation. Depuis déjà fort longtemps, nous avons manqué de courage pour procéder aux réformes nécessaires, pour ouvrir les yeux et mobiliser nos propres populations. À quelques rares exceptions près, le courage n'a pas été la marque première de ceux que l'on nomme nos décideurs... En d'autres termes, nous sommes maintenant confrontés à une crise générale marquée par notre absence de réalisme et surtout de volonté. Or qu'est-ce qui compte davantage dans un conflit, qu'il soit civil ou militaire, que la volonté d'aboutir ? La preuve par le terrain : au cours de ma longue carrière, j'ai vu des armées bien équipées et bien entraînées, qui cependant ne remplissaient pas leur mission. Pourquoi ? Simplement parce qu'elles manquaient de l'essentiel, à savoir la volonté de combattre. À l'inverse, d'humbles paysans, même peu armés mais nombreux, tenaces et unis, décidés à mourir s'il le fallait plutôt que d'accepter la férule de l'autre, se sont révélés en mesure de changer la donne et de remporter la victoire, du moins de mettre en échec un adversaire que l'on pensait omnipotent.

Alors oui, pour répondre à votre question, il est clair que notre monde manque de courage, de volonté et de ténacité. Les Britanniques pendant le Blitz ou les Nord-Vietnamiens sous les bombardements massifs des Américains ont fait preuve de ces vertus. Nous devrions aujourd'hui avoir le courage de nous regarder en face. Nous nous targuons volontiers d'être un pays donneur de leçons, au titre d'un passé extraordinaire, mais que sommes-nous vraiment aujourd'hui? L'un de nos graves défauts, me semble-t-il, est notre arrogance conjuguée à un manque total de lucidité, tant sur nous que sur le monde qui nous environne. À rebours de ce que nous vivons en France ou en Europe, les États-Unis se sont mieux adaptés et ont adopté une posture défensive, plus en accord avec les réalités de la géopolitique contemporaine. On doit au moins reconnaître au président Donald Trump d'avoir su faire ce constat lucide. Les Américains conservent ce que nous paraissons ne plus avoir, à savoir un dynamisme et une capacité de rebond liés à la volonté. Sans doute y a-t-il là des raisons historiques, consubstantielles à leur passé de pionniers, qui se sont lancés dans la bagarre en ne comptant que sur eux-mêmes, animés par un idéal matériel visant à réussir ici et maintenant, avec une éthique du travail très différente de l'état d'esprit français, c'est le moins que l'on puisse dire...

Ce constat que je dresse, après un demi-siècle de vie à évoluer au sein des conflits à l'échelle mondiale, est la conséquence d'un changement tectonique dans l'architecture du monde, où, notamment, l'Asie extrême-orientale surgit avec une puissance inouïe, remettant en cause le *statu quo* planétaire établi au cours des trois derniers siècles. Ainsi l'Occident est-il en train de vivre un reflux gigantesque, dont il n'a pas forcément conscience à l'heure présente. Pourquoi ? Le constat est simple. Nous avons perdu le désir collectif de faire, de créer, d'avancer... en un mot, nous avons perdu confiance en nous-mêmes. Comment susciter le retour à ce désir de puissance au sein d'une population vieillissante, à la démographie chancelante, dopée à un consumérisme à haute dose conjugué à un individualisme forcené, et refusant jusqu'à la notion même de risque ?... Ce n'est pas là être pessimiste, mais simplement lucide. On ne trouvera l'antidote qu'en dressant un diagnostic correct. En ce sens, il n'y aura de sursaut vital que si nous retrouvons confiance en nous-mêmes et en notre destinée.





LE REGARD DE GENS DE CONFIANCE

Guérillas violentes ou sociétés en paix : dans les deux cas, la confiance reste le lien fondamental des sociétés confrontées à des crises majeures

Le constat dressé dans les pages précédentes par Gérard Chaliand peut paraître tragique et lourd d'orages à venir, il est néanmoins fortement roboratif car il montre que tout dépend *in fine* de la volonté du tissu humain qui forme les sociétés, fussent-elles en guerre. Et que l'avenir n'est écrit nulle part, que c'est bien plutôt à nous de le bâtir.

En tout temps et tout lieu, face à l'adversité, les liens de confiance qui unissent les membres d'une même communauté sont le ciment qui leur permet de tenir face aux épreuves et parfois, de les remporter, même quand la configuration leur est apparemment défavorable en termes de rapports de force. Prenant l'exemple des Britanniques durant le Blitz dans les années 1940 ou des Nord-Vietnamiens sous le déluge des bombardements américains en 1967, Gérard Chaliand nous prouve que trois qualités sont nécessaires pour faire face à l'adversité: le courage, la lucidité et la ténacité. C'est à partir de ce socle que la confiance peut fleurir et permettre d'inverser le cours des choses.

En lisant ce diagnostic de Gérard Chaliand, nous nous disons que le réseau GDC apporte positivement sa pierre à l'édifice. Le géostratège qu'il est désigne en effet deux maux qui rongent nos sociétés, en l'occurrence l'individualisme forcené et le consumérisme exacerbé. Or, dans les deux cas, GDC apparaît comme un antidote. Nos membres savent donner, ou vendre au prix le plus juste, et de la sorte, font de la consommation un acte raisonné. Quant à l'individualisme, il ne se trouve pas porté au pinacle, bien au contraire, puisque tout vise à renforcer les liens entre les membres, en créant des groupes de complicité et d'affinités, en suscitant des dynamiques de groupes en vue de générer des synergies et des solidarités.

Nous devons donc tirer une belle leçon de l'expérience de Gérard Chaliand : si la confiance s'impose comme un lien fondamental même au sein des sociétés en guerre asymétrique comme le sont les guérillas, alors il est normal, utile et même indispensable que cette même dynamique soit à l'œuvre dans nos sociétés en paix.

Nicolas Davoust

co-fondateur de GensDeConfiance

La philosophie de GensDeConfiance

Individualisme exacerbé? Délitement des structures traditionnelles d'entraide? Oubli du respect d'autrui, et de la parole donnée? De fait, les sociétés contemporaines s'interrogent sur leur devenir.

Ce constat a présidé à la naissance, en 2015, de GensDeConfiance, plateforme de petites annonces, basée sur la confiance et la courtoisie, ouverte à tous, sur recommandation. Ses petites annonces en font un laboratoire dans l'espace virtuel complexe qu'est internet. Par cette symbiose entre la technique et l'humain, GDC n'a pas la prétention de changer

le monde, mais plus modestement de favoriser la renaissance de la confiance, ce lien subtil qui lie les uns aux autres au sein d'un réseau. GDC transpose ainsi, dans l'universalité du monde numérique, l'ancien système de connexions qui existait hier au sein du village. Cette démarche va bien au-delà d'un simple échange de biens et de services. Elle vise à recréer, très concrètement, du « lien social ». Via cette Lettre, nous entendons ainsi apporter notre contribution au débat public sur la renaissance de la confiance comme socle des sociétés humaines.



